

Voyage au pays des têtes baissées

RÉJEAN BERGERON, *Je veux être un esclave !* Montréal, Les Éditions Poètes de brousse, Collection Essai libre, 2016, 227 pages

Julie Hébert

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, J. (2017). Compte rendu de [Voyage au pays des têtes baissées / RÉJEAN BERGERON, *Je veux être un esclave !* Montréal, Les Éditions Poètes de brousse, Collection Essai libre, 2016, 227 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 15–16.

VOYAGE AU PAYS DES TÊTES BAISSÉES

Julie Hébert
Stagiaire en droit

RÉJEAN BERGERON

JE VEUX ÊTRE UN ESCLAVE !

Montréal, Les Éditions Poètes de brousse, Collection Essai libre, 2016, 227 pages

Que dire d'autre de *Je veux être un esclave!* sinon qu'il est le cours de philosophie que nous aurions tous dû suivre. Bonne nouvelle, la plume de Réjean Bergeron plaira tant à ceux qui n'ont pas eu cette chance qu'à ceux qui affectionnent les critiques sans complaisance et fort justes d'un système dans lequel nous n'avons pas tous évolué, mais qui est en train de transformer nos vies.

C'est à travers une trentaine de courts textes que le professeur de philosophie du cégep Gérard-Godin nous livre ses réflexions quant aux transformations qui ont cours dans le milieu de l'éducation. Il les explique, les image quelquefois en ayant recours à des mythes grecs et parfois, ironise aux dépens de ceux qui ont le malheur de ne lire ses textes qu'au premier degré.

L'essai est divisé en deux parties. Dans la première, qui occupe les deux tiers de l'ouvrage, Bergeron analyse plusieurs des problèmes qui affectent notre système d'éducation. La seconde partie est réservée à quelques textes plus épars, traitant notamment de sa famille et adaptant des mythes grecs à des situations vécues par l'auteur.

PARTIE 1 : ÉCOLE À VENDRE !

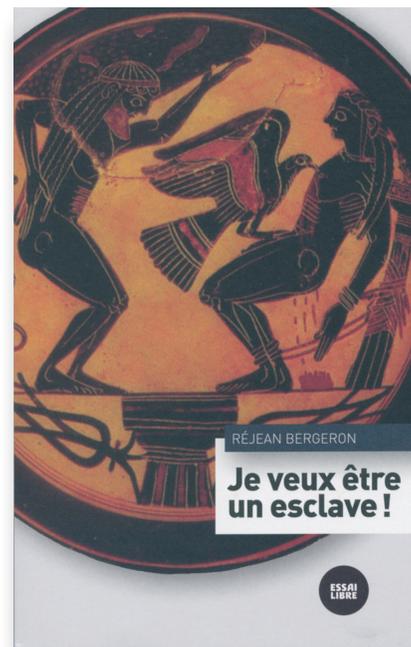
C'est un véritable plaidoyer pour la liberté de penser et de réfléchir que nous livre Réjean Bergeron. Qui de mieux placé qu'un enseignant ayant en prime une vaste connaissance des auteurs et des principes philosophiques pour critiquer le système d'éducation? Traitant des difficultés rencontrées par les élèves qui arrivent de moins en moins bien préparés au cégep – et à la vie citoyenne! – dans ses classes, Bergeron dénonce non pas ses étudiants, mais la perversité du système d'éducation qui tend de plus en plus à transformer les jeunes en «outils vivants» – expression nous venant d'Aristote –, ou plus simplement en esclaves. Le «virage utilitaire de notre système d'éducation», qui a entre autres fait en sorte que les enseignants doivent désormais, non plus enseigner, mais «répondre aux désirs de l'élève», et «développer les compétences de l'apprenant» au mépris des savoirs fondamentaux» (p. 15) fait l'objet de la critique très à propos de l'auteur. Et ce ne sont là que des citations issues de l'introduction...

À travers ses textes, l'enseignant de philosophie nous expose ce qu'est pour lui l'éducation, soit un vecteur d'égalité sociale dont la mission est de transformer l'individu en citoyen et le faire accéder «à une culture, à des savoirs et à une pensée critique qui le prémuniront contre les mouvements extrémistes, les discours radicaux et haineux qui fragilisent ou empoisonnent notre tissu social et même la planète tout entière par les temps qui courent» (p. 107). Une bonne éducation n'est ainsi rien de moins que l'oxygène d'une société et vise à former des citoyens «engagés socialement, doués d'une pensée élargie, d'un bon jugement, capables de penser par eux-mêmes et munis d'une culture solide qui leur permettra de comprendre le monde dans lequel ils évoluent et d'interagir avec lui» (p. 112). L'auteur va encore plus loin en utilisant un terme absolument tabou de nos jours: discipline. Pour Bergeron, une bonne éducation doit pour atteindre ces objectifs inculquer une solide discipline intellectuelle aux futurs citoyens.

La «tribu des têtes baissées» [...] est en train d'oublier comment réfléchir et se rend elle-même esclave du mode de vie qu'elle a choisi et qu'elle continue de choisir chaque fois qu'elle allume un écran derrière lequel se réfugier pour éviter le contact humain.

À la vision de l'auteur s'oppose cependant la réalité; le système d'éducation récemment réformé nous impose maintenant une «conception utilitariste et mécaniste du fonctionnement de la mémoire et de la pensée» (p. 94) où seul importe le taux de diplomation, ce qui contribue à dénaturer le rôle fondamental de l'enseignant. Tout ce qu'on veut maintenant, c'est que les jeunes apprennent «à communiquer, collaborer, performer, créer, développer [leur] pensée critique, [leur] résilience et [leur] capacité d'innovation» (p. 83); les connaissances ont cédé le pas aux compétences. Selon Bergeron, cette modification de la finalité de l'éducation transforme l'enseignant en «animateur de groupe», en «guide» qui ne sert qu'à montrer à l'apprenant comment trouver de l'information (p. 95).

L'enseignant de philosophie n'hésite pas à s'attaquer aux sacro-saintes technologies de l'information qu'il qualifie de «cheval de Troie». Il n'est pas tendre à l'égard des enseignants qui s'accrochent désespérément à l'espoir d'attirer l'attention de leurs élèves



par le biais de la technologie et qui adaptent leur pédagogie à la technologie.

C'est ici qu'intervient la pièce maîtresse de la critique de Réjean Bergeron: «La démission tranquille», texte décapant qui reprend et démolit les arguments soutenant la réforme scolaire et traite des lourdes conséquences qu'elle entraîne dans la structuration de la pensée des jeunes Québécois. Nous n'en citerons qu'un extrait éloquent en précisant qu'il importe de lire ce texte en entier:

Ainsi, en faisant en sorte que les élèves ne soient plus en mesure de mémoriser et d'organiser tout au long de leurs études un bagage de connaissances solides et des plus diverses qui leur fourniraient au bout du compte une riche culture générale et fondamentale, le système d'éducation en viendrait à les condamner en quelque sorte à vivre dans l'«ici et maintenant», ferait d'eux des êtres plats, unidimensionnels, tout en les rendant vulnérables, puisque sans perspective, à la propagande grossière et au prêt-à-penser que propage à tout vent l'air du temps (p. 152).

L'auteur nous fait également part de ses propres constats quant aux effets pervers des technologies dans nos vies. Pour lui, notre «fétichisme technologique» nous a tous rendus malades à la fois d'un trouble narcissique et d'un trouble de déficit de l'attention «chronique et irréversible» (p. 220). La «tribu des têtes baissées», comme il la surnomme, est en train d'oublier comment réfléchir et se rend elle-même esclave du mode de vie qu'elle a choisi et qu'elle continue de choisir chaque fois qu'elle allume un écran derrière lequel se réfugier pour éviter le contact humain.

Les habiletés d'écrire, de penser et surtout de raisonner de façon suivie et méthodique sont en train de se perdre dans notre société où tout ce qui importe est l'instantané. Et encore, si l'on parlait du «moment présent» si essentiel à la réflexion, tel que nous le décrit Bergeron dans la seconde partie de son essai... Il n'en est rien; nous nous trouvons plutôt emprisonnés dans un monde

suite de la page 15

parallèle, dans notre «caverne intérieure», numérique et éphémère, là où notre esprit ne passe que quelques secondes avant de réclamer d'être stimulé autrement. Les réflexions quant aux impacts de cette nouvelle manière de penser mériteraient d'être étayées, si tant est que nous arrivions à concentrer notre esprit sur le sujet plus d'un instant à la fois...

Le constat de l'auteur à cet égard est sans appel: il nous faut retrouver des endroits où il est possible de nous entendre penser, et ce dernier se fait un devoir de faire de sa salle de classe un endroit où les écrans sont bannis afin de permettre à ses étudiants de prendre une pause du brouhaha numérique (p. 75).

PARTIE 2: LA VIE N'A PAS DE SENS!

Cette seconde partie de l'essai, beaucoup plus brève que la première, traite notamment du piège de l'opinion, notion aristotélicienne consistant en l'expression d'une opinion relative à un sujet qu'on ne connaît pas (p. 211). Il est intéressant de faire le lien entre ce piège et ce que Bergeron décrit comme notre «incontinence du moi» ou notre propension à faire constamment du bruit numérique, à donner notre opinion sur tout, partout, tout le temps... Pour Réjean Bergeron, il s'agit là de la plus éloquente manifestation de notre peur de la solitude (p. 219).

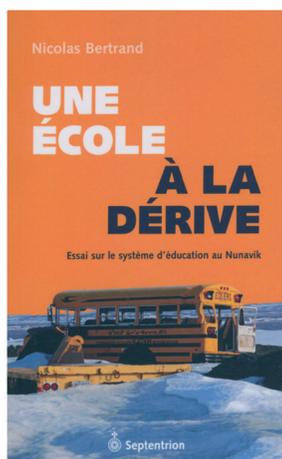
Finalement, le constat plus personnel de l'auteur concerne la nécessité de s'ennuyer, de regarder passer le temps (p. 162). Citant

Sénèque, il nous laisse sur une leçon qui boucle fort bien la boucle de son propos: il n'y a pas de moment plus important que le moment présent, moment que les technologies de l'information s'acharnent à tenter de nous arracher. L'une des nécessités de nos modes de vie à présent fous et «surconnectés» est celle de se débrancher de temps à autre pour laisser place au silence et à la réflexion (p. 225).

Vraiment, la seule critique négative à faire de cet ouvrage est qu'il soit composé de fragments, de textes trop courts pour pouvoir nous montrer l'ampleur de la réflexion de leur auteur. La pensée logique de Bergeron aurait assurément été mieux servie par un texte suivi. Or, puisque l'essai est volontairement composé de textes parus dans différents quotidiens, nous ne pouvons en faire un réel reproche à l'auteur qui a par ailleurs su tant nous servir de bons arguments en de courts textes que nous mettre face à nos propres contradictions sociétales, nous brusquant juste assez pour nous faire aspirer au changement.

L'enseignant de philosophie avertit son lecteur d'entrée de jeu; son essai nous parle de liberté. De liberté de penser, avant tout. Sa mission est remplie et son essai fait réellement réfléchir. Il le dit lui-même: l'étude de la philosophie est une merveilleuse leçon d'humilité, leçon qu'il rend accessible à ceux et celles qui n'ont pu y accéder autrement ou qui souhaiteraient renouveler l'expérience.

Défi: braver notre propre ignorance, lâcher nos écrans et nous remettre à lire pour réfléchir, en abandonnant la méthode du «saut de puce» qu'Internet nous a fourrée jusque dans le cervelet. ❖



NICOLAS BERTRAND
UNE ÉCOLE À LA DÉRIVE.
ESSAI SUR LE SYSTÈME
D'ÉDUCATION AU NUNAVIK
Québec, Septentrion, 2016,
296 pages

Le livre commence alors que l'auteur rejoint sa compagne qui enseigne dans une école primaire du village de Kangirsuk, dans la baie d'Ungava (Nunavik). Un enseignant d'une école secondaire se désiste, et voilà que Nicolas Bertrand se fait offrir, contre toute

attente, un emploi de suppléant dans l'établissement. Contre toute attente, parce que l'auteur reconnaît lui-même n'avoir aucune compétence dans le domaine; la seule expérience qu'il possède en pédagogie est d'avoir enseigné la philosophie au collégial... Mais peu importe! Cela ne l'empêchera pas d'enchaîner les contrats pendant 2 ans. Et il revêtra ainsi tour à tour les habits d'enseignant en arts, mathématiques, sciences, français et anglais dans l'école Sautjuit.

Bonne nouvelle pour nous, lecteurs, il a eu la riche idée de nous décrire son expérience sous une plume savoureuse. À travers le livre, on accompagne ainsi l'auteur dans sa découverte du système scolaire du Nunavik. Et c'est donc grâce à son regard «naïf» de Quallunaat (non-Inuit), ses questionnements, ses doutes, ses surprises et son désenchantement progressif, que l'on découvre la dure réalité et les trop nombreuses aberrations que compte un système scolaire qualifié par l'auteur lui-même de bipolaire.

Car si la plume est douce et précise, le portrait que brosse l'auteur est sans concession. Et Nicolas Bertrand ne fait pas dans la complaisance lorsqu'il décrit le système auquel il a été associé. Il y a l'absentéisme chronique des élèves (mais aussi des enseignants) et les courses-poursuites dans les couloirs. On y trouve aussi le rejet de l'autorité, les élèves qui grimpent aux fenêtres, sur les bureaux, font des doigts d'honneur ou servent aux enseignants du «fuck you bitch» et du «dumb ass» quand ils ne les frappent pas. De l'autre côté, il y a les parents démissionnaires qui vivent dans la précarité et la promiscuité. À cela s'ajoutent les problèmes d'alcoolisme, de drogues et la contrebande. Sans parler du vandalisme, des vols et de la vétusté du matériel, des locaux qui manquent d'eau et de chauffage, des secteurs qui ferment faute d'enseignants...

Malheureusement, alors que l'école devrait être un moyen d'émancipation et un vecteur de valorisation et de reconnaissance politique, les dysfonctionnements qui la parcourent ne semblent que participer à reproduire les inégalités dont souffrent les Inuits. Et si l'auteur n'occulte pas

le contexte historique et géographique, il accuse principalement l'organisation, ou plutôt la désorganisation scolaire d'être la cause de ces maux. Cette désorganisation, on la retrouve dans les problèmes de gestion, au niveau des ressources humaines et matérielles. Elle entraîne une absence totale de planification pour régler non seulement les affaires courantes, mais également tous les problèmes (et notamment l'absentéisme et les retards) à court et surtout long terme.

L'auteur distille au passage quelques pistes de solution qui pourraient juguler le décrochage endémique qui frappe l'école de Sautjuit, et plus généralement les écoles du Nunavik; les taux de décrochage faramineux étant malheureusement répandus auprès des communautés autochtones, puisque seulement 22 % des Nunavimmiuts détiennent un diplôme contre 68 % dans le reste du Québec. Ainsi, parmi les pistes de solution avancées, on relève tout particulièrement l'indispensable participation à la vie communautaire ainsi que le besoin d'implication des parents. Mais on retient aussi et surtout la nécessaire prise en compte de la culture inuite et l'adaptation des programmes scolaires d'une école considérée par les Inuits comme une école «de blanc», et qui est aujourd'hui encore marquée par des accents impérialistes et assimilationnistes. Bref une école qui finit par produire des déracinés.

D'ailleurs le récit propose un deuxième niveau de lecture, tant l'école représente un microcosme des débats sociétaux. En trame de fond, on trouve ainsi une description des relations complexes entre deux cultures et leurs rapports de pouvoir inégalitaires, héritages du colonialisme. L'école y devient le lieu de confrontation des visions inuite et quallunata de l'éducation, mais plus globalement du monde. L'expérience de l'auteur permet notamment de révéler le choc culturel que vivent ces 260 enseignants qui proviennent majoritairement du Québec et débarquent annuellement, avec toute la bonne volonté et tous les incitatifs financiers qui viennent avec, pour «aider» les élèves inuits. Ces enseignants qui, pour la plupart, vivent entre eux et dans l'opulence, et repartent deux ans plus tard sans avoir réussi à s'intégrer, la culture inuite leur demeurant foncièrement inconnue.

Le livre se lit comme un roman, et les qualités d'écriture de l'auteur méritent d'être soulignées. Les passages d'observations «de l'intérieur» sont d'ailleurs parmi les plus savoureux alors que Nicolas Bertrand nous décrit, de manière quasi anthropologique, les dysfonctionnements du système éducatif au Nunavik. De fait, l'enchaînement avec certains chapitres plus factuels peut parfois couper le rythme de la lecture. Ils n'en demeurent pas moins essentiels à la compréhension de la réalité complexe de ce système scolaire qui a urgemment besoin d'être réformé.

Marjorie Vidal

Docteure en éducation (UdeM)/post-doctorante (UdeS)